

L'Echo

Edité par «LES COLLEGIENS»

N° 2

DECEMBRE

Prix 4 francs

1951

Jazz, sorte de mystique de la jeunesse



Roy Eldridge

Qu'on le veuille ou non, le jazz est devenu un «fait» mondial. Son expansion en tache d'huile peut surprendre; elle n'en est pas moins réelle et pour que cette forme d'art s'imposât ainsi dans le monde, plus profondément et plus sûrement qu'aucun régime politique ou qu'une religion, il fallait qu'elle répondît à un besoin bien établi ou fit son apparition à une époque tout particulièrement propice à ce développement.

Le jazz ne laisse personne indifférent; on est pour ou contre lui et, généralement, avec une netteté et une vigueur toutes particulières. Ses détracteurs assurent qu'il est, pour eux, une cause de nuisance; ses partisans, fanatisés, entrent en transe, dès qu'il en est question.

Quoi qu'il en soit, le jazz a créé, dans le monde, une véritable franc-maçonnerie d'une étonnante jeunesse. Bernard Heuvelmans, qui vient de publier un petit livre prodigieusement intéressant sur le jazz: «De la Bamboula au Be-Bop» auquel nous nous sommes permis de faire divers emprunts, en décrit comme suit, les membres:

«Dans toutes les villes du monde, des jeunes gens s'habillent à l'américaine: cheveux de coupe «caniche», vestons faits de tissus différents, chemises à carreau, lunettes à monture métallique, cravattes style «technicolor». Ils mâchent du chewing-gum, fument des «Camels», boivent du Coca-Cola, arrosent tous leurs aliments de Ketchup, ne jurent que par Harry James ou Frankie Sinatra et, surtout, dansent le «Jitterbug». Chacun les connaît

en Amérique on les appelle suivant leur sexe ZOOT-SUITERS ou BOBBY-SOXERS; en Europe, on les appelait, autrefois, les ZAZOUS. Aujourd'hui, par une étrange impropriété de vocabulaire, ces jeunes gens qui, pourtant, ignorent le premier mot de la philosophie de M. Sartre, sont nommés, en France, EXISTENTIALISTES».

Ce qui demeure sinon mystérieux, du moins plein d'ombres, c'est l'origine du jazz et l'histoire de ses premières années.

D'OU VIENT LE JAZZ?

On peut dire que tous les spécialistes se sont accordés sur l'origine «noire» du jazz. Il est incontestable que ce sont les Afro-Américains qui lui ont donné la vie.

C'est au début du XVIII^{ème} siècle qu'apparaissent, à la Nouvelle Orléans, capitale de la Louisiane Française, les premiers esclaves noirs amenés d'Afrique.

A la Nouvelle Orléans, sur la Place Congo (actuel Square Beauregard), jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle, les noirs auront l'habitude de se livrer chaque soir aux plaisirs de la BAMBOULA, la CALINA et la COUNJAL, tandis que les blancs les excitent à la danse et leur jettent des pièces de monnaie.

Le «BOOGIE-WOOGIE»

Le BOOGIE-WOOGIE est né, non pas à Chicago, comme on le croyait précédemment, mais vraisemblablement quelque part sur les rives du Mississippi, du côté de Saint Louis, ou encore dans le Texas. On en trouve l'origine dans la façon particulière de jouer de certains pianoteurs ambulants qui jouaient d'oreille. Ils faisaient les délices de ces bars à portes battantes des quartiers des docks de Galveston ou des petites localités champignons naissant un peu partout dans les régions encore inexploitées. La plupart d'entre eux étaient des amateurs employés lors de fêtes ou de noces. C'est ainsi que Stavin Chain, qui domine le BOOGIE-WOOGIE comme Buddy Bolden le fait pour les BLUES, était un amateur, ivrogne invétéré, prompt à la bataille mais qui jouait d'une manière «divinement brutale». Peu à peu, cette façon de jouer se perdit et ce n'est qu'en 1936 qu'on voit la résurrection triomphale du BOOGIE-WOOGIE. Ce fut un coup de hasard. Un amateur possédait un vieux disque usé de «Honky-Tonk train Blue». Il se mit à rechercher l'interprète, disparu depuis plusieurs années, pour le faire enregistrer à nouveau. Ce n'est qu'en 1935 qu'il retrouva ce dernier, Meade Lux Lewis, laveur de voitures dans un garage de Chicago. Trois semaines plus tard, Lewis était célèbre.

Il est certain que les pianoteurs de BOOGIE-WOOGIE étaient, eux aussi, des «fakers» mais, c'est là la condition sine qua non de l'originalité du style chez les pionniers noirs du jazz. Le BOOGIE-WOOGIE est assurément le plus africain de tous les styles pianistiques, basé sur la connaissance du clavier et non de la théorie musicale. Il est basé sur le contrepoint et non sur l'harmonie et permet l'entrecroisement de mesures différentes.

LES «BLUES»

Ce sont ces lentes mélodies qui donneront naissance au BLUES, chant d'abandon, de cafard, de désespoir. Le nom en vient vraisemblablement de l'expression «I'VE GOT THE BLUES» (J'ai les bleus, c'est-à-dire, en argot: j'ai le cafard, le spleen).

Primitivement lents et tristes, les thèmes des blues deviendront, petit à petit, plus rapides et plus joyeux, voire humoristiques. C'est ainsi qu'au point de vue musical le BOOGIE-WOOGIE n'est qu'un blues joué sur un rythme particulier. Toutefois, la généralité des blues chante l'abandon, la solitude, l'amour déçu ou bafoué.

A côté des blues, on trouve, dès l'origine, les NEGRO SPIRITUALS qui sont des chants de consolation et d'espérance issus de la rencontre du noir avec cette religion de bonté qu'est le christianisme qui offre, à l'esclave, une vie heureuse dans l'au-delà en compensation de sa misère présente.

LES GRANDS NOMS DE JAZZ

Il faudrait un volume pour citer les grands noms du jazz et l'influence de chacun de ces musiciens sur l'évolution du genre.

En 1922, un jeune noir, ayant joué à New Orleans, comme la plupart des vedettes actuelles du jazz qui firent leurs premières armes dans les «maisons» de Storyville, débarque à Chicago. C'est Louis Armstrong. On connaît sa personnalité écrasante et comment, sous son influence, le jazz a reçu une sève nouvelle et comment il a porté le style New Orleans à son apogée.

Puis, New-York apprivoise peu à peu le jazz et nous voyons ses vedettes parfaire leurs connaissances musicales, quelquefois

au détriment de leur originalité. Ce sont surtout les blancs, car il y a eu des blancs, assez nombreux, qui ont servi le jazz, avec enthousiasme et qui s'y sont fait remarquer.

On arrive alors à Duke Ellington, cet aristocrate du jazz qui a mis au point une formule jamais dépassée en travaillant pour ses orchestrations en collaboration intime avec ses solistes. Son art est fait d'un subtil mélange de cérébralité et de sensualité.

Pendant que son ascension se poursuit, on voit disparaître les petites formations New Orleans, les joueurs de boogie-woogie, les chanteurs de blues. Le centre du jazz se déplace de Chicago vers Harlem, le quartier noir de New-York.

Puis, Cab Calloway apporte les germes de la grande révolution du BE-BOP. Il influencera toute la jeune génération dont Dizzie Gillespie sera l'âme. Pourtant, des musiciens comme les trompettes Henry «Red» Allen, Roy Eldridge, le saxo-ténor Lester Young ne sont-ils pas pour une bonne part dans la préparation de la tendance Be-Bop?

Pendant ce temps, sous l'influence de Benny Goodman, aura lieu la grande révolution Swing de 1935, dont l'influence sur le public sera décisive en familiarisant ce dernier avec des compositions plus près du jazz originel que les rengaines édulcorées et «arrangées» de certains orchestres se prétendant de jazz à grand renfort de publicité.

Quoi qu'il en soit, tous ceux qui s'intéressent au jazz ne peuvent que se réjouir de sa vogue toujours plus grande. La parution d'un livre comme celui de Bernard Heuvelmans est la preuve de ce qu'il mérite cette vogue, tout au moins en dehors de ses inévitables outrances.

F. B.

J.P. Ker †



Wie so viele Künstler unseres Landes, zog die wildromantische Gegend von Clerf Ker an. Das kleine Ardennenstädtchen mit seiner mittelalterlichen Burg und der mächtigen Benediktinerabtei ist das Lieblingsthema vieler unserer Maler.

Die zwei Linoschnitte, welche wir hier wiederbringen, zeigen einen Teil des Städtchen Clerf mit den wuchtigen Mauern der alten Burg und eine Teilansicht desselben Burgeschlosses.

J.—Pierre



In der Ausstellung des «Salon» von diesem Jahre war uns Gelegenheit gegeben Kers Werke zu bewundern. Der Künstler, welcher vor kaum drei Monaten gestorben ist, läßt der Nachwelt einen unvergeßlichen Schatz an Bildern und Linoschnitten zurück.

J. P. Ker war bis zu seinem Tode Leiter der Schule für Taubstumme, welche an ihm einen unersätzlichen Lehrer und Meister verloren hat. Seine freien Stunden widmete er der Malerei und Musik, und schuf seine wunderbaren, mit äußerster Geduld und Genauigkeit ausgeführten Linoschnitte. Ker war ein Meister in diesem Gebiet, und kaum ist je ein Luxemburger ihm hierin gleichgekommen. Er konnte genau jede Ecke unseres Landes und läßt uns durch seine Werke die Schönheiten und Sehenswürdigkeiten unserer Gegenden bewundern.

Tu côté de PIZZICATO on s'est attendu à une riposte virulente et fondée. Mais Pizzicato s'est révélé un vieux matou qui n'est même pas parvenu à miauler passablement.

Mise en garde

La Meuse a pris note de notre existence. Merci pour la Meuse.

Dans le numéro du 17 novembre un certain sinistre inconnu attaque notre périodique ainsi que notre club pour différentes causes.

D'abord il nous reproche un manque d'expérience. Mais l'inconnu auquel nous avons à faire n'explique pas en quoi consiste ce manque d'expérience. Nous ne pouvons pas répondre à ce point puisque nous ne savons pas de quoi notre cher rédacteur de la Meuse veut parler. Ensuite trois lignes plus loin il dit: «On attaque les autres d'incompétence et de subjectivité.» (Avant de pouvoir répondre à cette attaque) il nous faudrait d'abord savoir

BRIC-À-BRAC

quelles associations nous avons attaquées. La seule attaque contenue dans notre périodique a été adressée au Pizzicato. Mais ce qui est exprimé dans cet article n'est pas une prescription adressée à tous les membres du C. L. C. L'auteur de cet article n'a fait qu'exprimer ses propres impressions. Le troisième reproche contenu dans la Meuse parle de la concurrence que nous faisons à la J. E. C. et au Clan des Jeunes. Pour pouvoir répondre à ce reproche il nous faut d'abord expliquer la cause de la création du C. L. C.: Un certain nombre d'élèves de l'Athénée avaient l'idée d'apporter un peu de confort et de gaieté dans nos écoles moroses, car les deux grandes associations ne leur donnaient pas entière satisfaction, l'une étant trop doctrinale l'autre le Clan des Jeunes n'étant pas assez actif. Si le Clan avait montré le

dynamisme il y a deux mois, qu'il montre aujourd'hui, nous n'aurions peut être pas éprouvé la nécessité de fonder le C. L. C. d'autant plus qu'une grande partie de nos membres sont aussi membres du Clan des Jeunes. Malheureusement tel n'était pas le cas. Et d'ailleurs dans les statuts du Clan on dit expressément que la limite d'âge inférieure est fixée à 16 ans et plusieurs d'entre nous n'ont pas encore atteint cette limite.

Le C. L. C. et le C. D. J. ne sont pas deux organisations qui s'excluent l'une l'autre. Au contraire les deux associations pourraient exister l'une à côté de l'autre en bonne relation et même en collaboration réciproque.

D'ailleurs L'ECHO peut vous affirmer qu'il s'entend très bien avec ses collègues de gauche et de droite aussi longtemps qu'ils pratiquent la même tolérance envers lui, que L'ECHO observe vis-à-vis d'eux.

CROIX-ROUGE LUXEMBOURGEOISE DE LA JEUNESSE

Tout comme l'année dernière la Croix-Rouge de la Jeunesse organise cette année-ci une quête pour les enfants réfugiés en Allemagne. Si j'avais assez de place j'aimerais vous donner ici le texte des 600 lettres de remerciement vraiment émouvantes, qui sont parvenues à la Croix-Rouge luxembourgeoise après la quête de l'année dernière. Je crois que je n'ai pas besoin de vous dire ce qu'on entend par «réfugiés». Cependant en voilà une définition aussi courte, aussi vraie et aussi exacte que possible: Les réfugiés sont des centaines de milliers d'hommes qui ne possèdent rien que leur vie, qui se trouvent dans des camps attendant le jour où ils pourront émigrer en Amérique, et auxquels les autorités donnent exactement assez pour qu'ils puissent vivre. En nous comparant à eux nous devons avouer que nous vivons vraiment dans le pays de cocagne.

Voilà pourquoi la Croix-Rouge de la Jeunesse dresse un appel

pressant à chaque jeune luxembourgeois de céder une bagatelle, ne fût-ce qu'un bâton de chocolat, de leurs cadeaux de la St. Nicolas, pour faire un petit plaisir à un enfant extrêmement pauvre qui mourrait certainement de chagrin s'il voyait ses poches vides à côté d'une assiette luxembourgeoise, remplie de mille choses délicieuses qui font même battre votre propre cœur, vous qui avec pourriez au moins quelques bonbons ou bâtons de chocolat par jour.

La Croix-Rouge a recueilli en 1949 plus de 15 tonnes de jouets, d'habits, de matériel scolaire et d'articles de toilette, et l'année dernière environ 70% de la jeunesse des écoles du Luxembourg ont participé à cette action.

Le comité du C. L. C. s'est chargé de la publicité pour cette quête à l'Athénée et il espère trouver l'écho qu'il a imaginé.

Ambo.

Le sens de notre publication ne semble pas être bien compris par tous nos lecteurs. En guise de critique pour notre premier numéro, plusieurs élèves de l'Athénée ont reproché à L'ECHO une contradiction intérieure.

Dans l'article «Pizzicato» on dit ceci: «Vous voyez le genre, des phrases tinnantes sur des sujets, rebattu dans tous les recoins» et deux pages plus loin on trouve un article sur «Honoré de Balzac».

En d'autres mots le reproche dit ceci:

Justification

Dans votre périodique vous exprimez dans deux articles deux idées qui s'excluent l'une l'autre. Dans l'un vous traitez un sujet rebattu dans tous les recoins et dans l'autre vous vous moquez de ces sujets en général.

Ce reproche serait justifié, si L'ECHO était écrit par une seule plume ou bien, par différentes plumes qui obéiraient toutes à des principes dictés par une doctrine

fixe. Mais ceci serait contraire aux principes exposés à la première page du premier numéro où nous disons: «Ce que nous condamnons surtout c'est l'intolérance. Voilà pourquoi il est fort bien possible que deux rédacteurs de notre périodique défendent deux opinions tout à fait différentes ou mêmes contraires.» On ne peut donc pas parler de contradiction quand deux articles défendent des idées contraires. Le reproche qu'on nous fait, n'est donc point justifié.

T

STILBLÜTEN

Tanta erat Cimonia inuata clementia — Die Tante Kimons war eine geborene Klemens.

Tanta erat vis venti ut gubernatur in puppi nec stare nec sedere passet — So groß war die Gewalt des Bauches, daß der Steuermann auf seinem Hinterteile weder stehen noch sitzen konnte.

Vides, ut alta stes nive candidum Socrate? (Horaz. Od. I. 9)
— Siehst du, wie der alte Kandidat Sokrates im Schnee steht?
Mors certa, hora incerta — Todssicher geht die Uhr folsch.

In omnibus caritas — Auf dem Omnibus ist es teuer.

Ignium quix vir multum ab audere et dixit: «Stadium fuga».
— Der Feuerwehmann fiel vom Wagen und sagte: «El, verflucht!»

Es war ein fürchterliches Schneegestöber. Sogar die ältesten Schneeflocken erinnerten sich nicht, je so dicht gefallen zu sein.
Mit dem Eintreten des Herrn Bürgermeisters nimmt die Viehausstellung ihren Anfang.

—nd.

Paris, Paris, toujours Paris . . . (de notre correspondant de Paris)

Des portes claquent, une lumière blafarde, une odeur chaude et malsaine, des tunnels noirs striés par des rayons gris clair . . . le métro.

Non ce n'est pas détestable; le métro, malgré son aspect triste et sa chaleur nauséabonde, est un monde pour soi, un monde passager, mais toujours renouvelé. Dans les trains sur les sièges de cuir foncé, qui ne veulent jamais changer de couleur et qui ont l'air d'être toujours entre deux âges, combien d'hommes ne se sont abandonnés à leur journal, (pas encore L'ECHO!) à leurs pensées, à leurs rêves, au vide?

Je suis debout, coincé entre la porte et une banquette et je pense, plus exactement je ne pense pas, je regarde, j'enregistre.

Tout ces hommes sont là, devant moi, ils respirent ils pensent à eux-mêmes ou à autre chose et parfois un grand silence imposant règne dans leur tête; la petite midinette avec des boucles d'oreilles qui reluisent quand sa tête fait des mouvements, ses talons hauts, ses jambes fines, le fonctionnaire avec sa secrétaire qui lui donne un air d'importance, la vieille dame avec son toutou un peu sale, tous les personnages de la vie quotidienne sont là comme réunis sur une scène de théâtre, au commencement du spectacle.

Je suis seul, mais je suis là debout, j'intercepte quelques paroles qui semblent rester suspendues dans mon oreille, j'ai perdu leur sens, mais j'ai ri, pour rire. Personne ne s'est retourné. Parfois des yeux s'effleurent pour aussitôt se détourner de toi et s'occuper d'autre chose; Paris est grand . . .

Des plaques bleues avec inscription: Cluny, c'est une station de métro aussi bien que le nom d'un musée et d'un personnage illustre. Qui? Ne me posez pas de celles je n'en sais rien, cela doit se trouver dans le «Larousse illustré». Je descends et je remonte des escaliers, toujours d'un pas pressé. Personne ne flâne dans le métro à moins qu'on n'attende un train sur le quai, mais encore préfère-t-on y faire le «pillar». Tous ceux qui marchent vers la sortie ont l'air de s'ennuyer après le ciel de Paris. C'est peut-être bien ça, mais ils ne s'en rendent pas compte.



Cela peut arriver. Je suis au beau milieu du Boul' Mich'. Notre quartier à nous tous sans exception, le quartier des jeunes, des étudiants. Tu connais le Boul' Mich' toi? Oui, tant pis je veux l'en reparler: ici tu es libre, libre de choisir, d'être ce que tu veux et si tu es tout de même attaché à quelque chose par ton sacré destin, au Boul' Mich' du moins, tu te sens libre et ce n'est déjà pas si mal que ça.

En plus tout ce qu'y vit, porte le cachet de la gaieté, de la camaraderie et de la franchise. Les jeunes n'ont pas peur de rire et même les plus grands pessimistes s'y sentent à l'aise, car c'est aussi leur monde à eux. Je ne peux que répéter: Le Quartier Latin appartient aux jeunes. Ses rues adoptent toutes les races d'hommes avec leurs idées les plus saugrenues jusqu'aux plus simples, comme leurs enfants. Et toute cette jeunesse se sent quelque chose d'indéfinissable en commun, voilà pourquoi on l'interpelle, on te scrute, on te tient des propos amusants.

Tous ont de la personnalité, et si tu discutes du beau ou mauvais temps avec un garçon de café ce n'est pas «barbant».

Bien sûr, le Quartier Latin n'est pas un Eldorado, les gens y ont besoin de fric comme partout ailleurs, ils font leurs saloperies aux autres et à soi-même, ils peuvent être dégoûtants . . . mais toute la crasse révoltante par sa banalité impalpable et visqueuse est un peu balayée par la liberté de la pensée et tous essaient de penser et cherchent. Des fois ils cherchent l'absurde ou le stupide, mais l'effort est là, grand et ferme comme le boxeur avant son combat, et ce boxeur quand il perd ne crie pas tout de suite au drame . . .

Sandra.

LE VISITEUR DU SOIR

C'est un jeune homme qui s'en va, des fleurs à la main, tout au long d'une rue paisible. Il marche d'un air faussement détaché, avec de grandes enjambées impatientes. Les fleurs qu'il balance au bout de son bras se plaignent doucement, à leur manière, d'être si fortement secouées. Et le papier qui les enveloppe, bien loin d'étouffer leurs plaintes, y joint les siennes, toutes bruisantes, toutes chuchotantes. Un ciel tout gris de septembre, comme si l'été qui se sait condamné, retenait son souffle et sa lumière. Des rues désertes et le silence. De temps à autre un oiseau qui chante et puis, changeant d'avis, brusquement, qui se tait. Un peu de vent qui glisse furtivement, secoue la chevelure d'un chèvre-feuille croulant sur le dos lisse d'un mur. Un papier blanc qui se croit oiseau et tente de s'élever du sol pour y retomber lourdement.

Le jeune homme, en marchant, regarde les numéros qui marquent la porte des maisons rangées en sentinelles sur le trottoir. Et puis il essaye de deviner celle qu'il cherche loin devant lui. Est-ce celle toute blanche qui sort un peu du rang? Est-ce celle qui dans l'obscurité semble plus éclairée que les autres? N'est-ce pas plutôt

celle où l'on devine, penchée à un balcon, une jeune fille qui semble attendre quelqu'un?

Non. Une hésitation, des pas qui ralentissent. Voici la demeure cherchée. Le jeune homme s'arrête, lève la tête, regarde cette façade neutre et grise comme un visage qui ne livrerait rien de lui. Regarde la porte de bois peint qui, tout à l'heure, s'ouvrira pour lui.

Un coup d'oeil à son bracelet-montre. Il n'est pas en retard. Peut-être est-il en avance de quelques instants. Il n'y a que l'impatience pour trouver que le temps ne fait pas assez vite.

Une sonnette dont le timbre grêle s'éleve et puis meurt. Le silence derrière la porte close. Sur le trottoir, derrière le jeune homme qui attend, des enfants qui passent en riant.

Un bruit de porte, des petits talons qui claquent sur des dalles sonores. Un chien qui aboie, à perdre souffle, à perdre haleine. Une voix qui s'efforce de gronder: «Veux-tu te faire, méchant chien!»

La porte qui s'ouvre, découpant dans l'obscurité un large rectangle de lumière. Une robe claire qui ondule. Des boucles blondes, un sourire qui étincelle de toute la joie de ses vingt ans . . .

Le visiteur du soir est arrivé. D.

Bon amusement!

JEUX D'ESPRIT

MOTS EN TRIANGLE

Fleuve de France	+	+	+	+	+
Pronom	+	+	+	+	+
Entourée d'eau	+	+	+	+	+
Adverbe de négation	+	+	+	+	+
Voyelle	+	+	+	+	+

MOTS EN LOSANGE

Consonne	+	+	+	+
Etendue d'eau	+	+	+	+
Coffre de voyage	+	+	+	+
Pour ouvrir une serrure	+	+	+	+
Voyelle	+	+	+	+

(Solutions prochain numéro)

Lösung des Silbenrätsels der vorigen Nummer:

1) Willi, 2) Einsiedler, 3) Rochefoucauld, 4) Virchow, 5) Infanterie, 6) Einigen, 7) Lori, 8) Brandenburg, 9) Egel, 10) Gardine, 11) Ineboll, 12) New Orléans, 13) Nervosität, 14) Turenne, 15) Winckelmann.

Der Spruch lautet: Wer viel beginnt wird wenig leisten!

Variations sur un thème connu

Le 15 septembre 195 . . . à 6 heures du matin, sept petits frères qu'on appelait **les sept sages** entraient heureusement en septième. Mais l'un d'eux au cours de l'année fut surchargé de travail et attrapa la phthisie, de sorte que des sept petits frères il ne restait plus que six. Les six frères furent d'abord très tristes, mais ils se consolèrent aussitôt et on les appelait: **le hexamètre**.

Le 15 septembre 195 . . . à 8 heures du matin, six petits frères qu'on appelait **le hexamètre** entraient heureusement en sixième. Mais l'un d'eux au cours de l'année se cassa le cou en gymnastique, de sorte que des six petits frères il ne restait plus que cinq. Les cinq petits frères furent d'abord très tristes, mais ils se consolèrent aussitôt et on les appelait: **les cinq sens**.

Le 15 septembre 195 . . . à 8 heures du matin, cinq petits frères qu'on appelait **les cinq sens** entraient heureusement en cinquième. Mais l'un d'eux, au cours de l'année fut assommé par un professeur, de sorte que des cinq petits frères, il ne restait plus que quatre. Les quatre petits frères furent d'abord très tristes, mais ils se consolèrent aussitôt et on les appelait: **les quatre saisons**.

Le 15 septembre 195 . . . à 8 heures du matin, quatre petits frères qu'on appelait **les quatre saisons** entraient heureusement en quatrième. Mais l'un d'eux, au cours de l'année, devenait

subitement fou en méditant sur un problème d'algèbre, de sorte que des quatre petits frères il ne restait plus que trois. Les trois petits frères furent d'abord très tristes, mais ils se consolèrent aussitôt et on les appelait: **les trois justes**.

Le 15 septembre 195 . . . à 8 heures du matin, trois petits frères qu'on appelait **les trois justes** entraient heureusement en troisième. Mais l'un d'eux, au cours de l'année, mourut d'ennui lors de la lecture de Wilhelm Tell, de sorte que des trois petits frères il ne restait plus que deux. Les deux petits frères furent d'abord très tristes, mais ils se consolèrent aussitôt et on les appelait: **le jour et la nuit**.

Le 15 septembre 195 . . . à 8 heures du matin, deux petits frères qu'on appelait **le jour et la nuit** entraient heureusement en deuxième. Mais l'un d'eux, au cours de l'année, se comportait bêtement et fut jeté dehors, de sorte que des deux petits frères il ne restait plus qu'un. L'unique petit frère fut d'abord très triste, mais il se consola aussitôt et on l'appelait: **la solitude**.

Le 15 septembre 195 . . . à 8 heures du matin, un petit frère qu'on appelait **la solitude** entraient heureusement en première. Mais l'unique petit frère, au cours de l'année, prit la fuite parce qu'il était tout seul et s'évada au Congo. Alors il ne restait plus rien mais on se consola aussitôt et on l'appelait: **le Néant**.

Lustig Pastel

Aus den Galgenliedern

von Christian Morgenstern

Das Mondschaß

*Das Mondschaß steht auf weiter Flur.
Es harst und harst der großen Schur.
Das Mondschaß.*

*Das Mondschaß rupft sich einen Halm
Und geht dann heim auf seine Alm.
Das Mondschaß.*

*Das Mondschaß spricht zu sich im Traum:
«Ich bin des Weltalls dunkler Raum».
Das Mondschaß.*

*Das Mondschaß liegt am Morgen tot.
Sein Leib ist weiß, die Sonn ist rot.
Das Mondschaß.*

Lunovis

*Lunovis in planitie stat
Cultrunque magn' respectat.
Lunovis.*

*Lunovis herba raptā it
In montes, unde cucurrit.
Lunovis.*

*Lunovis habet somnium:
Se culmen rer' ess' amatum.
Lunovis.*

*Lunovis mane mortuumst.
Sol ruber atque ips' albumst.
Lunovis.*

Die beiden Esel

*Ein finst'rer Esel sprach einmal
zu seinem ehlichen Gemahl:*

*«Ich bin so dumm, du bist so dumm,
wir wollen sterben gehen, kumm!»*

*Doch wie es kommt so öfter eben:
Die beiden blieben fröhlich leben.*

Unter Zeiten

*Das Perfekt und das Imperfekt
tranken Sekt.*

*Sie stießen aufs Futurum an
(vous man wohl gelten lassen kann.)*

*Plusquamper und Exaktfutur
blinzten nar.*

Die Trichter

*Zwei Trichter wandeln durch die Nacht.
Durch ihres Rumpfs verengten Schacht
fließt weißes Mondlicht
still und heiter*

*auf ihren
Waldweg*

*II. 8.
10.*

L'ECHO vous raconte un film:

Identité judiciaire

Interprété par Raymond SOUPLEX —
Jean DEBUCOURT — Dora DOLL
(Mercury-Films)

Réalisé par Hervé BROMBERGER

Une jeune fille de 19 ans, Denise Prévost, s'est enfuie du domicile de ses parents. Les recherches sont immédiatement entreprises mais, sur le point d'être arrêtée, la jeune fille se jette à l'eau et se noie. On relève sur le cadavre des blessures caractéristiques sur les cuisses et au ventre, témoignant que Denise Prévost a été victime d'un sadique.

L'autopsie révèle d'autre part, que des piqûres de curare avaient précédemment été administrées à la jeune fille dans le but de la priver de réflexes au moment de l'attentat et de rendre ainsi tout témoignage impossible par la suite.

Or, deux autres femmes ont subi les mêmes sévices. La première, Madame de Samoï, refusé de porter plainte. La seconde, une prostituée, est morte à l'hôpital, après avoir révélé que l'agresseur était un homme de forte carrure, en possession d'une Citroën noire. Malheureusement elle n'a pu fournir plus de précisions.

L'enquête est entreprise sur ces minces données. Le commissaire Basquier, chef de la Brigade criminelle, prend personnellement l'affaire en mains.

Les premières recherches demeurant infructueuses, Basquier questionne à nouveau Madame de Samoï, mais celle-ci persiste dans son mutisme.

Un indice fourni par l'identité judiciaire permet enfin d'orienter l'enquête. Trois cheveux blancs ont été découverts sur la brosse emportée par Denise Prévost. Or, la jeune fille était brune . . . D'autre

part, ces cheveux ont été décolorés à l'aide d'un produit peu répandu dans le commerce. En se renseignant auprès des coiffeurs qui utilisent cette spécialité, l'inspecteur Paulac, l'assistant de Basquier, réussit à retrouver le propriétaire de ces cheveux. Il s'agit de Dora Bourbon, la gérante d'un bar de Pigalle où Denise Prévost se rendait souvent avec son fiancé. C'est en se recoiffant dans le lavabo de l'établissement que la jeune fille avait accidentellement fixé sur sa brosse les cheveux de Dora Bourbon. La gérante du bar est en mesure d'indiquer aux policiers l'identité du fiancé de Denise Prévost: un certain Pétrosino, soupçonné de trafic de drogues.

Comme les détectives s'apprêtent à l'interroger, celui-ci prend la fuite. Il se rend chez son avocat, maître Berthel, qui lui conseille de se livrer. S'il est innocent, comme il le prétend, il sera bientôt relâché. Mais Pétrosino refuse de l'écouter. Or, dans la nuit, Dora Bourbon est victime du mystérieux sadique qui a, de plus, tenté de la tuer. La balle n'a, heureusement atterri que l'épaule. Les policiers retrouvent, dans un autre quartier, une voiture abandonnée, contenant le revolver du crime: la voiture et le revolver de Pétrosino...

Arrêté au moment où il s'apprête à fuir en province, Pétrosino nie contre l'évidence être l'auteur des attentats. C'est la crainte d'avoir été compromis dans l'affaire par le témoignage de Dora Bourbon qui avait motivé sa fuite. Basquier lui arrache cependant l'aveu de s'être livré au trafic du curare, mais Pétrosino assure n'avoir jamais rencontré l'acheteur de la drogue, qui conservait l'anonymat le plus strict.

Ce personnage serait donc le sadique recherché. Mais Pétrosino est-il sincère? Ce mystérieux client existe-t-il réellement?

*

Au lendemain de sa sortie de la clinique, Dora Bourbon se rend chez maître Berthel, afin de déposer sa plainte. Mais le lendemain matin, on retrouve son corps dans le canal Saint-Martin...

L'avocat, dont l'honorabilité semblait certaine, ami personnel du père de la première victime, doit-il à son tour être soupçonné? Les précédents interrogatoires des inculpés ont permis au commissaire Basquier de reconstituer peu à peu le rôle de chacun dans cette mystérieuse affaire. Il connaît maintenant le vrai coupable, mais pour l'appréhender, il faut le surprendre ou l'amener à se découvrir. Un piège est tendu dont la jeune secrétaire de Basquier sera l'appât. L'avocat donne dans le piège et la police réussit enfin à le dénichier dans un dépôt d'alimentation.

Le criminel, ne trouvant aucun moyen pour s'échapper, se donne la mort en se projetant du deuxième étage dans la rue.

M. G.

La Pin-up girl

C'est une jeune fille qui, un beau jour, s'est découverte un air de ressemblance avec une vedette américaine. Qu'elle possède les cheveux de Rita Hayworth, la bouche de Joan Crawford ou le regard de Lauren Bacall; la jeune fille a mis tout en oeuvre pour accentuer cette particularité, cela suffit à son bonheur.

A force de s'entendre dire qu'elle a un type cinéma, elle finit par en être persuadée. Dans la rue, dans le tram, chez elle, au bureau ou au magasin où elle travaille, elle a l'air d'une star qui se prendrait au sérieux. Elle est d'ailleurs la seule à être de cet avis.

Elle porte les cheveux jusqu'au milieu du dos, à l'américaine, le turban des bathing beauties et un sac en matière plastique. Elle mâche du chewing-gum pour faire plus distingué!

Elle connaît par coeur la liste des films présentés sur les écrans de la capitale, et la fiche biographique des vedettes en renom: ses futures rivales! La pin-up girl est fière du succès qu'elle obtient auprès du sexe fort. Elle aime les regards admiratifs qui

l'accompagnent lorsqu'elle sort et les compliments qui lui sont envoyés, comme ça, en plein visage, comme des balles de ping-pong. Et qu'elle renvoie d'ailleurs assez adroitement.

La pin-up girl attend sa chance, le concours de beauté, la couverture de magazine, le bout de rôle au théâtre, la figuration au cinéma. Comme elle est encore très jeune, elle a la naïveté de croire à la légende des jeunes filles inconnues projetées tout d'un coup au faite de la célébrité. A quoi bon lui enlever des illusions que la vie se chargera de lui arracher!

En attendant, la pin-up girl consent à se livrer à des besognes obscures et même à sortir, parfois, avec un jeune homme qui n'a pas le type américain, et n'a d'autres ambitions que de trouver une femme capable de lui tenir son petit ménage d'employé modèle.

Et si la pin-up girl consent à devenir cette femme, elle aura trouvé quoiqu'elle puisse en croire un chemin qui, s'il ne mène pas à Hollywood, conduit parfois vers le bonheur.

E. Y.

JEAN-LOU pour Anne

Pendant tout l'automne ils avaient travaillé ensemble, passé leur temps de loisir ensemble, dans une franche camaraderie, que jamais «déclaration» n'eut faite dangereuse pour leur liberté, et tout naturellement elle avait pris un jour son bras d'un geste simple et confiant. Pendant tout l'automne ils étaient partis ensemble du conservatoire. Et chaque soir leur intimité calme et courageuse qu'elle avait crue alors son unique raison de vivre s'était imposée davantage à elle comme essentielle et indispensable à sa vie et son bonheur futurs.

*

Pendant tout l'automne, jusqu'au soir où elle rompit le silence sur son amour, son espoir.

— Jean-Lou, ne ris pas, je veux te dire une bêtise et j'ai peur que tu ne ries. —

— Mais vas-y, mon petit, sors-la, je ne me fouterai pas trop de toi! —

— Jean-Lou, Jean-Lou, je t'aime. —

C'était sur leur pont au foubourg et l'eau coulait lugubrement dans le dernier soir de novembre. Il releva la tête, sa voix rauque d'émotion sonna trop grave, trop sombre: — Tais-toi, tais-toi. —

Et quand Christianne arrive à la salle d'attente du conservatoire le soir suivant, Jean-Lou n'y était pas, il ne l'attendait non plus les autres soirs, ses heures de cours furent changées...

*

Pourtant lui aussi il l'aimait!

Paris, le 20 décembre.

Mon vieux Marc,

Comment va-t-elle?

Tu te demandes, toi aussi, pourquoi j'ai filé? Ah, fais moi grâce, tu me connais

donc! Je l'aimais à ma façon! Et voilà qu'elle aussi se préparait tout doucement à me sauter au cou. J'ai dû fuir, jamais je n'aurais résisté. Mais comme je t'aime... Un accès de romantisme, mon cher, tu penses si j'ai honte! Et ma liberté!

Et si déjà l'on file, ou aller sinon à Paris? Comment je vis, ce que je fais? Je travaille le violon avec Thibaud au Conservatoire, il me fait trimmer, mon vieux. Je t'assure, j'ai à peine le temps de gagner ma vie. Comme j'ai dû me foutre de mes parents pour venir ici, j'y suis bien forcé. Je donne des leçons de violon et d'anglais aux nièces et neveux de ma charmante mécène, Madame de Varlon... Tu vois, je ne meurs pas de faim, mais pour supporter cette blague de gagne-pain, je crève parfois d'ironie et de sarcasme, je travaille comme un fou.

Marc, je ne puis te dire: à bientôt, je ne viendrai pas passer Noël chez nous.

Tu m'écriras, n'est-ce pas?

toujours bien à toi,

Jean-Lou.

P. S. J'ai la nostalgie de Londres et de Christianne. Salue-les de ma part, je voudrais les revoir.

Le 21 mai, Jean-Lou et un copain montent l'escalier de chez lui.

— Tiens, il y a quelqu'un chez toi qui joue du piano!

— Ce sera un des copains qui a voulu m'attendre et qui est monté avec la concierge, elle a une clef. —

— Entrons voir, doucement, doucement!

La porte ne grince pas et Christianne ne remarque rien, emprisonnée qu'elle est dans son jeu. (fin voir page 8)

STUFF

RESTAURANT DE L'ETUDIANT

Le Livre Français

Librairie - Papeterie

Madame Greiveldinger-Köhner

LUXEMBOURG - 8, Av. de la Gare - Tél. 38-28

Tout pour l'étudiant

MAISON HULSEMANN

19, Rue du St. Esprit - Fournisseur de la Cour - LUXEMBOURG

PIANOS - VIOLONS - ACCORDÉONS

RÉPARATIONS - RADIOS - DISQUES

ÉCOLE DE MUSIQUE

Littérature Classique

Littérature Moderne

PHARMACIE DE LA COUR

PROPR. NIC. MULLER, PHARMACIEN

LUXEMBOURG - 52, GRAND'RUE

TÉLÉPHONE 30-62

se recommande

Pour les fêtes de Noël et de fin d'année
un choix de qualité est comme par le passé toujours
apprécié aussi bien des plus petits que des grands.
Vous trouverez pour tous les âges, toutes les bourses
le plus grand choix à la

LIBRAIRIE DU CENTRE

Propriétaire: Jean-Pierre Kripler

LUXEMBOURG

20, rue de la Poste (Place d'Armes)

TÉLÉPHONE 79-99

De' gre'sst Wiel

a SCHONG,

SCHLAPPEN,

STIWELÉN,

nömmen beim

Kuckt ons Etalagen



Letzeburg, um Krautmärt

Die grösste Auswahl findet der Student bei

PAPETERIE

IMPRIMERIE

Eug. Hoffman, S. à r. l.

74, GRAND'RUE - LUXEMBOURG

Alle Schul- und Zeichenartikel

Fällhalter aller Weltmarken vom billigsten ab

Lodens du Tirol

Imperméables

Canadiennes fourrées

Maison Brasseur

36-38, Grand'rue

LUXEMBOURG

Loterie

Nationale

Gros lot: 500 000 francs

Demandez partout les

Bières

HENRI FUNCK

Lur Malt et Houblon

LUXEMBOURG-NEUDORF

STERNBERG Frères

LUXEMBOURG - ESCH - DIFFERDANGE

La Maison de Confiance

Während einer schlaflosen Nacht zu lesen.

Kunstmaler und Graveur KARL BICKEL

Spezialbericht mit Bilderbegleitung von E. K.

Frei nach dem Manuskript bearbeitet von J.-Pierre in enger Mitwirkung des luxemburger Nachrichtenbüros, genehmigt vom schweizer Kultusministerium und anerkannt vom allgemeinen Pressekonkzill in Chicago.

Es dürfte unsere Leser wohl interessieren, einiges über den Graveur zu erfahren, der das Porträt L.K.H. zu den lux. Briefmarken gestochen hat.

Karl Bickel ist ein bekannter Schweizer Kunstmaler und Graveur und lebt seit 25 Jahren hoch oben in den Bergen bei Wallenstadt am Wallensee. Hier hat er sich, in 1600 Meter Höhe und zwischen riesigen, dunklen Tannen, sein Haus gebaut. Hier lebt er nur seiner Kunst, zusammen mit seiner Frau und seinem einzigen Sohn, der bereits wie sein Vater ein tüchtiger Kupferstecher ist.

Von dem nahen Ragaz aus, wo ich meine Ferien verbrachte, fuhr ich an einem herrlichen Sommertage im Auftrage der Luxemburger Postverwaltung zu dem Einsiedler auf Wallenstadt-Berg, da wir zusammen einige technische Fragen besprechen und die ersten Handabdrücke prüfen sollten.

Nach einer halben Stunde ist man bereits an der Wand des mittleren Churfürsten. Plötzlich steht man vor einem mit riesigen Tannen geschützten Bau, dem sog. Tempel, der eine große Sehenswürdigkeit ist. Der Vorhof dieses Tempels ist von 2 langen und hohen Mauern umgeben. In der Mitte ist ein großes Wasserbecken und die beiden Seitenwände sind mit riesigen Mosaiken bekleidet, welche Szenen aus dem menschlichen Leben darstellen. (Siehe die Bilder.) Bickel hat in jahrelanger Arbeit diese etwa 5 Meter hohen Gestalten geschaffen und zwar aus farbigen Mosaikstücken aus allen Teilen der Welt. Auch das Innere des

eigentlichen Tempels ist mit solch riesengroßen Bildwerken geschmückt. Diese stellen Szenen aus dem bürgerlichen Leben, Handwerker und Gelehrten dar. Vor 25 Jahren hat der Künstler mit seinem Werk begonnen das nun seiner Vollendung entgegengeht. Bickel hat der Bundesregierung dieses einzigartige Kunstwerk geschenkt, in welchem später ein Museum errichtet werden soll. (Derjenige, den unsere Lektüre langweilen sollte, möge ungedruckt die Bilder betrachten.)

Nähe bei dem Tempel liegt das Wohnhaus des Künstlers. Es ist ganz aus Basaltquadern und Glas gebaut. Riesige Fenster geben den Blick nach allen Seiten frei. Die Aussicht, die man von hier genießt ist wunderbar. Zu unsern Füßen liegt der grüne Wallensee und an seinem Ufer das Städtchen Wallenstadt und ringsum ragen die Berge hoch hinauf bis in den Himmel. Rechts kann man bei klarem Wetter den Zürchersee in der Ferne sehen und links dahinter steigen in sanften Windungen die lieblichen Flumser Berge mit ihren unzähligen Chalets und Blockhäusern. Im Sommer muß es herrlich hier oben sein aber im Winter, wenn die letzten Herden die Alm verlassen haben und der erste Schnee fällt, dann wird es still und einsam, nur ab und zu fährt jemand auf Skiern hinunter ins Tal um Lebensmittel für ein paar Wochen zu holen.

Nach einer eingehenden Besichtigung der Werkstätte des Graveurs und nach der Ueberprüfung der ersten Handabdrücke der neuen Briefmarke ist es endlich Zeit zum Aufbruch. Als wir nach einem unterhalbstündigen Marsch wieder unten anlangen liegen auf dem See bereits die Abendsschatten. Auf der Heimfahrt mit der Bahn aber sehen wir noch die Spitzen der Churfürsten im letzten Sonnenlicht glühen.

*
Wer einsam lebt, der hat es gut,
Weil keiner da, der ihm was tut.
*



Der Künstler



JEAN-LOU (fin)

Jean-Lou, tu as reconnu cette maque fine, ces lourdes boucles noires, ces mains intelligentes? Pas un mot, Jean-Lou, pas un mot! Ton violon, ton violon!

D'un geste, il fait sortir l'amie et la concierge. Seul avec Christianne, il attend, immobile, qu'elle ait terminé et attaque alors la vieille chanson populaire qui a toujours été leur chanson.

*
Demain elle devra rentrer dans son petit nid de province. Ils ont joué ensemble une sonate de César-Franck et mainte-

nant elle continue seule avec les Adieux de Beethoven. S'arrête brusquement, se retourne vers lui:

— Jean-Lou, Tu rentreras avec moi?

Jean-Lou, je l'aime, je l'aime . . .

— Christianne, pardonne-moi. J'ai choisi Thibaud.

*

— Et le dernier soir? Querelle?

— Je lui ai refusé de rentrer avec elle, le coeur crevant . . .

— Tu as bien fait d'aimer mieux ton violon qu'une jeune fille.

Christian.

L'ECHO publié par les Collégiens
Secrétariat: 28, rue Marie-Adélaïde
Rédaction: 17, rue de Nassau
C. C. Postal: Luxembourg N° 9337
Les articles
n'engagent que leurs signataires

Edouard Kutter

Photographe de la Cour

4, rue de la Liberté LUXEMBOURG

Impr. Luja-Beffort, Luxembourg